

ZADIG FILMS présente



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES

JUSTIN WANG ENDURANCE NEWTON

HOPE

UN FILM DE BORIS LOJKINE



ZADIG FILMS présente



JUSTIN WANG ENDURANCE NEWTON

HOPE

un film de BORIS LOJKINE

Durée du film : 1H31

AU CINÉMA LE 28 JANVIER 2015

Presse :

RENDEZ-VOUS

Viviana Andriani

Aurélie Dard

01 42 66 36 35

viviana@rv-press.com

Distribution :

PYRAMIDE

5 rue du Chevalier de Saint-George,

75008 Paris

01 42 96 01 01

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.pyramidefilms.com

SYNOPSIS

En route vers l'Europe, Hope rencontre Léonard. Elle a besoin d'un protecteur, il n'a pas le cœur de l'abandonner. Dans un monde hostile où chacun doit rester avec les siens, ils vont tenter d'avancer ensemble, et de s'aimer.



INTERVIEW DE BORIS LOJKINE

POURQUOI CE SUJET ?

Raconter ma vie ou celle des gens de mon milieu ne m'intéresse pas. Cela ne me donne aucun désir de cinéma. J'ai besoin d'aventure, d'un souffle. Ce qui m'intéresse, c'est de raconter des vies traversées par quelque chose de plus grand qu'elles, que ce soient les vies marquées par la guerre de mes deux documentaires tournés au Vietnam, ou bien ici, dans *Hope*, les vies emportées par la grande vague de la migration.

L'aventure a changé de camp. Elle n'est plus du côté des Européens explorant des contrées sauvages. Le temps des Indiana Jones est révolu ! Les aventuriers d'aujourd'hui, ce sont les hommes et les femmes qui, du Sud, partent à la conquête du Nord.

Quand les migrants racontent leurs voyages, ils parlent d'espaces immenses peuplés de bandits, de contrées inconnues aux mœurs étranges. Ils déploient une géographie héroïque qui n'est pas la géographie objective des atlas. Leurs aventures semblent appartenir à un autre temps. Et pourtant ces gens appartiennent bien à notre monde. La preuve : ils s'échouent sur nos côtes.

POURQUOI AVOIR CHOISI D'ABORDER CE SUJET PAR LA FICTION ?

Je suis venu au cinéma par le documentaire, après dix ans de philosophie. Faire un film, pour moi, c'est toujours raconter le monde, et de préférence sa face cachée, le Sud, celle qui est la moins racontée.

Il y avait déjà dans mes documentaires une envie de fiction, une dimension romanesque en tout cas. Il n'y avait donc qu'un pas à franchir, la fiction était le prolongement naturel de mon envie de cinéma. Ce que je cherche dans mes films, c'est de faire éprouver au spectateur une empathie pour des personnages qui de prime abord semblent très loin de lui. A cet égard, la fiction permet d'aller plus loin, elle propose une expérience émotionnelle plus directe. Mais pour autant je ne veux pas oublier ce que j'ai appris dans le documentaire qui a été pour moi une formidable école de vie, d'humilité et de regard.

COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ À L'ÉCRITURE DU SCÉNARIO ?

J'ai d'abord lu tout ce qu'on pouvait trouver sur le sujet, des enquêtes de journalistes, des récits de migrants, des rapports d'ONG, des articles d'ethnologues. J'ai trouvé des photos, des reportages, des bouts de films... ça m'a donné une matière énorme à partir de laquelle j'ai commencé à écrire. J'ai construit un scénario classique, avec une dramaturgie serrée, des rebondissements, du suspense. Mais quand je suis allé sur le terrain, je me suis rendu compte que j'étais à côté du réel. Ce que je voyais ne cadrait pas avec ce que j'avais raconté. Alors j'ai tout réécrit, parce qu'on ne fait pas un film sur un sujet pareil pour raconter des choses fausses.

Le processus a donc été long, mais je ne le regrette pas, car il me fallait ces deux dimensions. D'une part la recherche documentaire, pour amener dans le film tout un réel riche, surprenant, inédit. Mais aussi une vraie écriture de fiction qui nous décolle du documentaire et puisse nous emporter.

ON DÉCOUVRE DANS VOTRE FILM UN MONDE COMMUNAUTAIRE QUE L'ON N'AVAIT JAMAIS VU.

C'est ce qui m'a le plus frappé lorsque j'ai commencé à faire du terrain, cette dimension incroyablement communautaire de la migration. Vus de chez nous, les migrants sont tous des Africains, on les met tous dans le même sac. Mais eux font bien la distinction : ils se voient comme Camerounais, Sénégalais, Nigériens, Congolais, Ivoiriens.... Quand ils se croisent, ils s'identifient tout de suite. Par la langue évidemment, mais également par l'apparence.

Sur la route, les communautés ne se mélangent pas. Chacune a son organisation propre. Dans chaque ville étape, par exemple Tamanrasset, la première ville algérienne sur la route après la traversée du Sahara, vous allez trouver un ghetto camerounais, un ghetto nigérien, un ghetto guinéen, etc... Chacun reste avec les siens. Malheur à celui qui se trompe de porte !

Chaque ghetto est très bien organisé, avec un « gouvernement » dirigé par un « chairman », avec un « commissaire », un « secrétaire général », des « policiers ». Le chairman est le chef de la communauté, il rend la justice et maintient l'ordre, un peu comme un chef de village traditionnel, mais souvent il se mue en bandit mafieux, il rançonne ceux qui passent entre ses mains, abuse des femmes. Ce monde des ghettos est un monde terrible, un monde souterrain qui a ses lois propres. J'ai essayé d'en faire comprendre le fonctionnement car c'est sur cette toile de fond que l'histoire que je raconte prend son sens.



VOTRE FILM SE MUE LENTEMENT EN UNE HISTOIRE D'AMOUR...

Ce qui a tout changé, dans mon chemin vers ce film, c'est ma rencontre avec des femmes migrantes.

J'avais beaucoup lu sur la condition des femmes sur la route, mais rien qui m'ait préparé à ce que j'ai ressenti en parlant directement avec elles. Toutes ces femmes avaient, d'une manière ou d'une autre, connu la prostitution. Et toutes étaient profondément blessées, certaines même complètement détruites. Elles m'ont bouleversé. Après ça, vous ne pouvez plus compatir avec un migrant qui vous dit, comme je l'ai souvent entendu, que la route est plus dure pour les hommes, parce que « les femmes, elles, peuvent toujours se débrouiller ».

Le film raconte donc le problème qu'une femme, Hope, pose à un homme, qui au départ n'est pas meilleur qu'un autre, mais qui va devoir, à cause de cette femme, pour cette femme, puiser dans les ressources de son humanité.

Est-ce une histoire d'amour ? Sans doute, mais ce n'est pas une histoire de coup de foudre ou de passion. Il n'y aurait eu aucun sens à plaquer un schéma romantique sur un monde où il n'a pas cours. Pendant les deux tiers du film, Léonard et Hope parlent plus d'argent que de sentiments. Ils s'accrochent l'un à l'autre sans le désirer. Et ce n'est peut-être qu'à la fin, lorsque le film s'achève, qu'on peut se dire qu'on a vu un film d'amour.

Pour moi, cela fait tout l'intérêt de cette histoire d'amour. Que ce couple ne ressemble à aucun autre, que leurs gestes miment si peu la romance attendue. C'est ce qui me touche chez eux.

POURQUOI CE TITRE, *HOPE* ?

C'est d'abord le nom de l'héroïne. Si ce n'était pas un prénom courant au Nigéria, je n'aurais jamais appelé mon film ainsi. Mais l'espoir est aussi ce qui structure ce monde de la migration. Sans le rêve d'une autre vie, sans cette mythologie de l'Eldorado européen, personne ne partirait.

Certes nous savons que ce qui les attend ici n'est pas une vie facile, que l'Europe n'est pas réellement un paradis. Mais on ne peut pas voir les choses de manière purement économique. Les Africains qui prennent la route se considèrent comme des « aventuriers » qui « sortent du pays pour se chercher ».

Ce n'est pas la misère qui les pousse. Mais le sentiment que là où ils sont, rien ne peut se passer, que le temps s'y déroule immobile, loin du centre. Dans notre monde globalisé, Yaoundé est une sorte de province, une périphérie. On n'y meurt pas de faim. Mais si vous voulez conquérir votre destin, accomplir quelque chose, alors il faut prendre la route.

Voilà pourquoi aucune barrière ne peut les décourager. On ne peut pas empêcher un jeune homme entreprenant de vouloir vivre sa vie.



COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI LES COMÉDIENS ?

Il n'y a pas un seul comédien professionnel dans le film. Tous les interprètes sont des vrais migrants qui n'avaient jamais joué. Bien sûr, c'est un choix qui implique un risque, ce n'est pas très rassurant pour la production, mais je crois que c'était le seul possible. Tous ces acteurs apportent une authenticité que je n'aurais pu obtenir autrement. Ils sont arrivés sur le tournage avec leur vécu, leur gestuelle inimitable. Et bien sûr avec leurs langues : le « francamerounais », le « broken english » des Nigériens, l'argot de la route, des expressions que je n'aurais jamais pu inventer. A travers toutes ces langues (il y en a neuf dans le film), on entend vraiment l'Afrique d'aujourd'hui, l'Afrique des grandes métropoles, de la rue, des quartiers pauvres.

Pour trouver Léonard, j'ai écumé les ghettos camerounais de Rabat. Pour Hope, ça a été encore plus compliqué, car la plupart des Nigériennes au Maroc ne sont pas libres, elles ont des « patrons ». J'ai frayed avec les maquereaux et tous les dimanches j'allais dans les églises nigériennes clandestines, avec la complicité des pasteurs. Tout le casting a été une plongée dans les bas-fonds de la migration.

Justin et Endurance qui jouent les premiers rôles dégagent une émotion qui m'a séduit tout de suite. Justin est un timide, son visage exprime beaucoup d'intériorité. Endurance est à la fois dure, comme ces femmes africaines qui ne s'en laissent plus compter, et en même temps elle a quelque chose d'enfantin, qui peut être très désarmant.

Pour jouer les rôles secondaires, je voulais des personnes qui sachent vraiment ce qu'est la violence, qui ne l'abordent pas comme des acteurs. Parmi les interprètes, on a des bandits, d'anciens trafiquants, des aventuriers de tous poils. Le faussaire Monopoly a vraiment été faussaire et le chairman nigérien a vraiment été chairman à Tamanrasset.

COMMENT LES AVEZ-VOUS DIRIGÉS ?

Quand vous choisissez des acteurs non professionnels, des gens qui n'ont jamais joué, ni même imaginé jouer, qui pour la plupart n'ont pas fait d'études, vous n'allez pas leur distribuer des scénarios en leur demandant d'apprendre leur texte.

Pendant toute la préparation du film, nous avons vécu comme une famille, Justin, Endurance et moi, en travaillant tous les jours. Nous avons commencé par des exercices tout simples, sans texte. Par exemple, la scène des oranges dans le film est une petite impro qu'on avait faite au début. J'ai tellement aimé ce qu'ils m'ont proposé que j'ai mis la scène dans le film.

Petit à petit, je les ai amenés dans le scénario. Très progressivement, pour qu'ils restent ce qu'ils sont, qu'ils ne commencent pas à « jouer », avec tous les stéréotypes que ça risquait de véhiculer. Quand on a commencé à travailler leurs scènes, je les ai réécrites pour eux, pour qu'elles leur ressemblent, que les dialogues soient naturels dans leur bouche.

J'ai fait un travail du même ordre avec tous les personnages secondaires, mais plus rapidement. Je leur expliquais les scènes, les situations, ce que je voulais, mais j'étais aussi très à l'écoute, parce qu'ils avaient une connaissance fine du monde que le film décrit que je ne pouvais pas avoir : comment, dans un ghetto, on adresse la parole à un chairman, comment se passe l'accueil des passagers, etc. Je n'ai donc cessé d'adapter le scénario à ce qu'ils me racontaient. Mais en même temps il me fallait les amener dans mon histoire, ne pas perdre le fil de la dramaturgie.



Ce tournage avec des non-professionnels a fait éclater ce qui était trop classique, trop écrit dans le scénario. Bien sûr cela a compliqué le tournage, c'était un peu perturbant pour certains techniciens qui n'avaient pas l'habitude de telles remises en cause permanentes. Mais c'était passionnant. Et d'une certaine manière, le film achevé me ressemble plus que le scénario.

LE FILM EST-IL TOURNÉ DANS LES LIEUX OÙ SE SITUE L'ACTION ?

L'histoire se passe en Algérie et au Maroc, mais le Sud algérien, à l'époque du tournage, était destabilisé par la guerre au Mali, juste de l'autre côté de la frontière. Nous avons donc tout tourné au Maroc, qui est un pays de cinéma et où l'on trouve des bons techniciens.

Je tenais beaucoup à tourner à Rabat, dans le quartier Takaddoum, un quartier incroyable qui ressemble à une favela ; c'est là que les migrants noirs se sont installés en premier. Je voulais aussi tourner à Gourougou, la forêt qui surplombe la ville espagnole de Melilla et où les migrants se rassemblent pour « attaquer » le grillage qui sépare ce territoire européen du reste du continent africain. Là, c'était compliqué, car c'est une zone très tendue où les militaires marocains font des rafles presque quotidiennes, mais on s'est débrouillé.

Les ghettos du film ne sont pas les vrais ghettos, parce que les ghettos sont des endroits illégaux, parfois dangereux, en tout cas trop compliqués pour s'y installer et y travailler correctement. J'ai donc préféré reconstituer des ghettos ailleurs, en demandant aux acteurs et aux figurants de nous aider à les décorer, afin qu'ils ressemblent le plus possible aux vrais.

Le film est tourné en équipe légère, sans machinerie, mais avec un vrai souci de la lumière. Elin Kirschfink, la directrice de la photographie, a fait un travail incroyable. Les conditions difficiles nous ont rendus inventifs. Par exemple, on a filmé la scène du mariage avec des lampes de poche, et la scène de parole à Gourougou est éclairée à la seule lumière d'un feu que l'un des interprètes devait alimenter pendant qu'on tournait.

Ce tournage a réuni des gens qui ne se parlent jamais. Ça n'a pas toujours été simple, mais voir Camerounais et Nigériens apprendre à se connaître, voir les Marocains s'ouvrir au monde des Noirs, c'était très émouvant. Cela a rendu l'entreprise plus imprévisible, moins maîtrisable. Mais si un film n'est pas une aventure, quel intérêt de le faire ?

QUE SONT DEVENUS LES ACTEURS ?

Pour la plupart, ils sont encore au Maroc, même si certains commencent à arriver clandestinement en Europe...

Grâce à l'argent gagné sur le tournage, Justin est retourné au Cameroun. Il voulait revoir sa mère qu'il n'avait pas vue depuis l'adolescence, et refaire ses papiers d'identité. Aujourd'hui il veut retourner légalement au Maroc et ouvrir un petit commerce de produits africains.

Endurance a envoyé l'argent qu'elle a gagné à sa famille au Nigeria et vit toujours dans le faubourg de Casablanca où je l'ai rencontrée. Chaque fois que je lui parle au téléphone, elle me dit qu'il n'y a rien pour elle au Maroc, qu'elle va prendre un zodiac pour l'Europe... C'est effrayant !

Dès le début de notre relation, je leur ai dit que je n'avais pas le pouvoir de changer leur vie, que ce n'était qu'une expérience... mais bien sûr je me sens une responsabilité. C'est un souci permanent. Alors, avec mes maigres moyens, je fais ce que je peux.



BORIS LOJKINE

Normalien, agrégé de philosophie, auteur d'une thèse sur « Crise et Histoire », Boris Lojkine décide, à l'issue de sa thèse, de quitter l'université. Il referme les livres et part au Vietnam où il avait vécu précédemment et dont il a appris la langue, pour y vivre l'aventure. Il y réalise deux films documentaires, *Ceux qui restent* (2001) et *Les Âmes errantes* (2005), deux films qui racontent, côté vietnamien, le deuil impossible des hommes et des femmes dont la vie a été traversée par la guerre. Avec *Hope*, sa première fiction, il change de continent pour se plonger dans l'Afrique des migrants.

ÉQUIPE ARTISTIQUE

JUSTIN WANG	Léonard
ENDURANCE NEWTON	Hope
DIEUDONNE BERTRAND BALO'O	Le chairman camerounais
BOBBY IGIEBOR	Le chairman nigérian
RICHMOND NDIRI KOUASSI	Sisko
NABYL FALLY KOIVOGUI	Félix
HENRI DIDIER NJIKAM	Monopoly le faussaire
MARTIAL ERIC ITALIEN	Le commissaire du ghetto

ÉQUIPE TECHNIQUE

Écrit et réalisé par	BORIS LOJKINE
Produit par	BRUNO NAHON
Image	ELIN KIRSCHFINK
Son	MARC-OLIVIER BRULLÉ
Casting	AMINE LOUADNI
1 ^{er} assistant réalisateur	JUSTINIEN SCHRICKE
Directeur de production	SAÏD HAMICH
Montage	GILLES VOLTA
Étalonnage	ISABELLE LACLAU
Mixage	ALEXANDRE WIDMER
Musique	DAVID BRYANT
Producteur exécutif	JEAN-DAVID LEFEVRE
Chargée de production	CAROLINE NATAF
Une production	ZADIG FILMS
En coproduction avec	SYLICONE et INK PRODUCTION
En association avec	ABEL AFLAM et BARNEY PRODUCTION
Avec la participation de	TV5 MONDE et du CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Avec le soutien du	FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ et de L'ANGOA
Ventes Internationales et Distribution France	PYRAMIDE

Amnesty international, partenaire de la sortie salles de HOPE

Chaque année, des personnes prennent la route au péril de leur vie pour tenter de rejoindre l'Europe. Si les raisons de l'exil ne sont pas nouvelles, rejoindre l'Europe est devenu en revanche un chemin plus difficile et même plus dangereux.

Au motif de lutter contre une immigration jugée indésirable, les Etats européens ont dressé les murs d'une forteresse, aux portes de l'Europe et parfois même en amont, en coopérant avec des Etats voisins de leurs frontières. Nombreuses sont les personnes qui n'atteindront jamais les côtes européennes. Elles resteront bloquées dans des Etats de transit faute de moyens pour achever leur exil. Elles se noieront ou seront interceptées en mer, seront renvoyées dans un pays, parfois détenues et maltraitées, et parfois directement renvoyées dans leur pays d'origine.

Pris au piège des frontières, les migrants et les réfugiés sont exposés à de graves atteintes aux droits humains, de la violence des ghettos à la maltraitance des réseaux en passant par la connivence et la violence des autorités des Etats concernés. Un piège que *Hope* révèle dans toute sa noirceur mais également avec sa part d'humanité. Migrants ou réfugiés, ils n'en demeurent pas moins des êtres humains. La situation que vivent les protagonistes de *Hope* n'est pas isolée. C'est un cruel exemple des conséquences de la politique des Etats, dont ceux de l'Union européenne, de voir les migrants comme une menace, les migrations comme un motif de combat.

Depuis 2012, Amnesty International se mobilise dans le cadre de sa campagne « SOS Europe » pour que les gouvernements et les institutions de l'Union Européenne fassent primer la protection de la vie et des droits des migrants et réfugiés sur la protection de leurs frontières ; que le contrôle des frontières ne soit plus une politique hors de contrôle. Tant que les personnes en déplacement demeurent invisibles, elles risquent d'être victimes de violations de droits humains. En soutenant *Hope*, Amnesty International œuvre à rendre visibles la réalité des migrants et réfugiés et les mauvais traitements subis aux portes de l'Europe. Une occasion de sensibiliser également le public au rôle et à la responsabilité de nos Etats dans la violation de leurs droits. Une première manière d'agir est de s'informer, via des œuvres culturelles comme *Hope*, et de déconstruire les préjugés et discours dangereux sur la migration.

Créé en 1961 par Peter Benenson, Amnesty International est un mouvement mondial et indépendant rassemblant 3 millions de personnes qui œuvrent pour le respect, la défense et la promotion de tous les droits inscrits dans la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948, et dans d'autres textes internationaux relatifs aux droits humains.

Prix Nobel de la paix en 1977, Amnesty International est indépendante de tout gouvernement, de toute tendance politique, de tout intérêt économique et de toute croyance religieuse.

